

à rien emporter. Un néophyte, gêné par une plaie aux jambes, fut bientôt atteint par les persécuteurs :

— Tu es chrétien ? lui crient-ils ; arrête-toi.

— Oui, je suis chrétien, répondit-il.

— Eh bien ! renonce à ta religion ou tu es mort.

— Je puis mourir ; mais je ne cesserai pas d'être chrétien."

Le lendemain, nos pauvres fugitifs, revenus dans leur village, trouvèrent le martyr couché à l'endroit même où il avait été frappé, la tête à peu près séparée du corps. Des païens du voisinage, témoins de son martyre, en racontèrent les détails.

Il nous faut de nouveau bâtir des paillottes à ces pauvres néophytes et pourvoir à leurs besoins plus urgents.

*
* *

Voilà dix mois que dure cette situation critique et le gouvernement n'a pas donné un grain de riz ni une sapèque. Nos pauvres néophytes sont toujours dans les transes et dans la misère. Les missionnaires, impuissants à prévenir ou à soulager tant de maux, sont réduits à assister, la mort dans l'âme, au dépérissement de leur troupeau. Cependant, les représentants de la France à Pékin et au Su-tchuen font leur possible pour nous secourir. L'illustre vicsire apostolique de Pékin, Mgr Favier, si en faveur auprès de la Cour, y emploie tout son crédit. Dieu seul, pour qui il travaille, pourra le récompenser des nombreux et importants services qu'il nous rend tous les jours.

Il est vrai que le ministre de France à Pékin, M. Pichon, vient de nous obtenir un insigne privilège, celui d'être reçu par tous les mandarins, et même, pour l'évêque et son représentant, le droit d'être reçu par le vice-roi de la province et de traiter directement avec lui. Jusqu'ici, il dépendait du caprice des fonctionnaires de nous accorder ou de nous refuser audience. Le nouveau règlement, s'il est mis en pratique, nous permettra certainement d'arranger à l'amiable bien des difficultés ; mais pas toutes, hélas ! car il faut toujours tenir compte de la mauvaise volonté ordinaire des mandarins. C'est pourquoi nos affaires n'ont pas avancé depuis sept ou huit mois que nous sommes en pourparlers. En 1895, tout fut réglé en quelques jours ; les circonstances ont changé depuis, il faut maintenant souffrir en patience.

Tant que le gouvernement ne nous aura accordé aucune satisfaction, pas de paix à attendre. Les païens nous regardent toujours avec défiance, comme des ennemis contre lesquels la guerre peut recommencer d'un moment à l'autre. Quelle situation pour nos néophytes ! Ce ne sont pas de riches propriétaires